

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									<input checked="" type="checkbox"/>		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

PREMIÈRE PARTIE.—LE TESTAMENT

I.

Ils entrèrent chez madame François, maîtresse d'un garni

de 3è ordre, cité Bergère, — l'un à la suite de l'autre, — d'un pas régulier, presque militaire ; s'avancèrent vers le bureau, derrière lequel siégeait l'imposante matrone, dans une petite pièce du rez-de-chaussée, s'inclinèrent et restèrent debout, sans prononcer une parole.

— Que désirez-vous, messieurs ? dit madame François, après avoir dévisagés les deux hommes avec une certaine surprise, qui se changeait en méfiance.

Elle avait « l'œil, » comme on dit, madame François, en sa qualité de patronne d'une maison meublée, et flairait la police et tout ce qui lui touchait, avec la certitude d'un chien de chasse.

Celui qui était en tête, tout petit, extrêmement gros, les jambes courtes, le teint rubicond, la panse audacieuse, semblait, quand il marchait, glisser sur des roulettes.

Proprement vêtu, vêtu même avec recherche et prétention, il avait le goût du clinquant, la passion des bijoux.

D'une main, il tenait un chapeau de feutre mou, à larges bords et très bas de forme, qui devait encore le raccourcir lorsqu'il en couvrait son crâne rond ; de l'autre, il serrait une de ces serviettes en maroquin dont se servent les avocats et les employés.

Il souriait toujours ; de telle sorte qu'on eût pu le définir ainsi : Souriant et disgracieux.

Son compagnon, au contraire, était long, maigre, sec et jaune.



— Tiens ! La « Boule » et la « Quille ! »

l'extrême obligeance de nous dire si elle est chez elle ?

— Oui, monsieur, elle y est.

— En ce cas, chère madame, veuillez avoir l'extrême bonté de nous indiquer l'étage et le numéro de son « appartement, » afin que nous puissions vous y rendre, mon honorable ami et moi.

En un regard, elle eut donc analysé et toisé les deux personnages qui se tenaient debout devant elle, le chapeau à la main.

— C'est à madame François, patronne de l'établissement, que nous avons l'honneur de parler, sans doute ? répliqua Chatoyant avec son plus large sourire.

— Oui, monsieur.

— Alors, permettez-moi, chère madame, de vous demander, si, parmi vos honorables locataires, vous ne comptez pas une demoiselle Julie Verdier.

Chatoyant avait le langage fleuri, comme toute sa personne, et n'employait jamais que des expressions distinguées et choisies.

Madame François eut un imperceptible mouvement d'inquiétude.

— Encore ! grommela-t-elle entre ses dents.

— Mais oui ! fit-elle enfin tout haut, jugeant inutile de nier un fait trop facile à constater.

— Voudriez-vous, chère madame, avoir

— Cinquième étage, n. 36, fit-elle brusquement.

— Merci bien, chère madame. Veuillez nous excuser du dérangement que nous vous avons causé et notre importunité.

Les deux hommes s'inclinèrent, et, pirouettant sur eux-mêmes, avec une régularité automatique, se dirigèrent vers la porte de sortie pour gagner le corridor, puis, de là, les deux hommes gravirent l'escalier, Chatoyant, suant et s'épongeant le visage ; Furet, calme et silencieux.

Arrivés au cinquième étage, ils aperçurent le numéro 36 au fond d'un assez long corridor.

Au fur et à mesure qu'ils s'approchaient de la porte de « l'appartement », ainsi que disait Chatoyant, dans son amour du luxe et des grandeurs, ils entendaient le bruit de deux voix parlant avec animation, mais avec précaution aussi, de façon qu'il était impossible de distinguer les paroles.

— Diable ! fit Chatoyant. Elle n'est pas seule.

— Embêtant ! répliqua Furet.

— Y allons-nous tout de même ?

— Oui.

Chatoyant frappa à la porte.

Il se fit aussitôt un grand silence.

.....
Nous précéderons Chatoyant et Furet dans la pièce où ils allaient entrer.

Cette pièce, toute petite, indiquait assez qu'on ne se trouvait point à « l'Hôtel du Louvre », ni à « l'Hôtel-Continental », et que la clientèle ordinaire de madame François devait rarement se composer de milords « spleenitiques », de Brésilliens millionnaires, ou d'ambassadeurs en villégiature.

Cela n'était pas cossu, mais, après tout, cela n'était pas triste, peut-être grâce à ceux qui occupaient l'appartement, à cet instant : un homme et une femme !

Parlons de la femme d'abord.

Elle était encore fort jeune, ne paraissait guère plus de vingt ans.

Grande, élancée, la taille souple et élégante, malgré la pauvreté de son costume composé d'une simple robe de laine noire, sans autre ornement qu'un petit col de linge blanc, d'où sortait son cou long et gracieux, elle avait d'abondants cheveux d'un noir de jais, les traits réguliers et fermement dessinés, le visage ovale, la bouche remarquablement expressive comme les yeux.

Ici, commençait l'hésitation ! incontestablement belle, assez belle, pour avoir reçu, dans le quartier, le surnom de la « Belle Julie, » sous lequel elle était connue, son expression causait un certain malaise.

La bouche, fort gracieuse et garnie de dents petites et laiteuses, mais fort tranchantes, avait souvent un certain pli, aux coins tombants, qui lui donnait facilement un air de dureté menaçante.

Les yeux aussi, d'un noir profond, manquaient de douceur et pouvaient devenir presque sauvages, sous l'empire de la colère ou d'une irritation quelconque.

Malgré cela, lorsqu'elle souriait, elle avait une sorte de charme capiteux et irrésistible, qui aveuglait sur les symptômes inquiétants que nous avons signalés, et qui, du reste, ne frappaient pas tout le monde, surtout au premier abord.

Bien que son costume et la chambre où elle vivait révélassent qu'elle appartenait aux classes inférieures de la société, toute sa personne avait un cachet de distinction aristocratique qu'on ne se fût pas attendu à trouver chez une simple petite ouvrière à la journée, telle qu'elle était en réalité.

Des piqûres d'aiguille tatonnaient, il est vrai, l'extrémité de ses jolies doigts, mais ces doigts fins, ronds, allongés en fuseau, comme sa main souple et correctement dessinée, annonçaient la race.

L'homme qui lui tenait compagnie était jeune aussi.

Il pouvait avoir environ vingt-cinq ans.

C'était un beau gars, dans toute la force du terme, vigoureusement décollé.

Brun, comme elle, il portait la barbe légèrement frisée, avait les yeux gris, le nez busqué, la bouche mince et habituellement contractée par un rictus railleur qui avoisinait au cynisme.

La tête était intelligente, mais ravagée par le passage de toutes les passions violentes et de toutes les convoitises : une de ces têtes tourmentées, qui retracent le tableau de luttes incessantes pour la vie.

Mis avec recherche et portant bien ses vêtements, quoiqu'ils eussent quelque chose de fripé et de fatigué, qui sentait les nuits passées dehors et une existence décousue, il eût été difficile de dire au juste à quelle classe de la société il appartenait.

Il y avait, en lui, surtout du « bohème » et du parvenu ; de l'homme qui lutte au jour le jour et qui n'a point la sécurité du lendemain : du « déclassé », en un mot.

Comme Julie, d'ailleurs, il avait, par moments, plus souvent qu'elle, même, une expression de dureté inquiétante.

Si elle charmait tout d'abord par son incontestable beauté, lui, au contraire, au premier regard, ne pouvait qu'inspirer la défiance, bien qu'il eût l'air fort intelligent.

Au moment où nous pénétrons dans la chambre garnie de madame François, tous les deux se montraient sous leur aspect le plus dur et le plus menaçant.

Mal éclairés par une seule bougie, ils parlaient avec animation ; elle, assise ou plutôt appuyée contre le rebord du lit, froissant ses belles mains ; lui, debout, arpentant la petite pièce, les bras croisés, les sourcils froncés, avec son rictus le plus ironique aux lèvres.

Quant à Julie, fort pâle, jamais ses yeux noirs n'avaient été plus sombres, son regard plus farouche.

— Perdu ! s'écria-t-il avec rage. Je te dis que nous sommes perdus !

— Moi, peut-être ! répliquait-elle d'une voix stridente. Mais pas toi !

— Et pourquoi cela ?

— Pourquoi ? Tu le demandes ! Voilà deux jours que je suis sortie de prison, après trois mois. J'ai cherché de l'ouvrage, je suis retournée chez toutes mes pratiques habituelles. Partout, on m'a remerciée. Condamnée pour tentative de vol ! Infamie !

Elle se redressa dans un geste de fureur superbe.

— Eh bien ! et moi donc ? Est-ce parce que je n'ai eu que quinze jours, pour rébellion contre les agents, que tu crois mon sort meilleur et ma situation plus présentable dans le monde ?

— Oh ! toi, fit-elle avec une amertume profonde, il y a longtemps que tu as renoncé à être quelque chose, que la paresse t'a pris à la gorge, que tu as abandonné tes études de médecine presque terminées pour te lancer dans une vie de désordre indigne ! Ah ! si j'avais été un homme !

— Ta ! ta ! ta ! C'est facile à dire ! Je n'aime pas la médecine, et puis je n'avais pas d'argent pour continuer mes études.

— Parce que tu le perdais au jeu, dans tous les tripots malpropres de Paris. Cela a lassé ta mère... qui a, pourtant, de l'argent, pas beaucoup, mais enfin assez pour t'aider. Si tu

l'avais voulu... Si tu avais fait ce qu'il fallait pour cela.

— Oh ! assez de reproches, Julie ! Ne justifions pas le proverbe qui dit que les chevaux se battent quand il n'y a pas de foin dans l'écurie. Qu'allons-nous faire ? La mère est plus fuyeuse que jamais contre moi. Tu as perdu ton pain, grâce à cette ignoble condamnation, que rien ne peut effacer, toute innocente que tu sois. Quant à moi, compromis aussi dans cette infâme accusation, condamné à quinze jours, que veux-tu que je fasse ? Où veux-tu que je me présente, maintenant ?

— Eh bien, tu joueras, comme tu jouais ! répliqua-t-elle durement. Et on te recevra toujours dans la compagnie que tu fréquente depuis si longtemps. C'est bien la peine d'avoir reçu de l'éducation, d'être sorti du ruisseau où l'on était né, pour s'y replonger volontairement ! Cela ne changera rien à ton existence.

— Dame ! que veux-tu que je fasse ? Et encore, même, cela n'est pas possible tout de suite. Il faut que le scandale qui a éclaté sur mon nom et sur le tien soit un peu oublié. Et on oublie vite à Paris, tu sais !

— Oui, les autres oublieront peut-être. Moi, je n'oublierai jamais !

— Ni moi !

— A la bonne heure ! Mais il ne suffit pas de ne pas oublier ! Il faut se venger !

— Cela, oui, tant que tu voudras ! J'en ai aussi soif que toi, Julie.

Elle le regarda longuement, le brûlant de la flamme de ses yeux sauvages.

— En auras-tu l'énergie ? fit-elle enfin, en baissant la voix.

— Tu me connais, et tu en doutes.

Et, en disant cela, sa bouche mince, au rictus devenu féroce, commentait éloquentement ses paroles.

— Bien ! bien ! répondit-elle, en lui tendant la main. Et si tu m'aides, si tu ne faiblis pas, foi de Julie, et tu sais si je tiens mes serments, je te pardonnerai toutes les déceptions que j'ai eues avec toi.

— Allons ! allons ! Julie, crois-tu que je ne le hais pas autant que toi, ce comte de Noiville !

Mais dis-moi bien au juste ce qui s'est passé.

Nous avons été arrêtés ensemble.

Depuis, nous ne nous sommes, pour ainsi dire pas revus, et j'ai besoin d'avoir tous les détails exacts de l'affaire de ta propre bouche.

— Tu les sais.

— Mais non, je ne sais que ce que tu as répondu aux juges. Ce n'est pas la même chose.

— J'ai dit la vérité. Me prends-tu pour une voleuse, toi aussi ?

— Oh ! non, non, mais je pensais que tu t'arrangeais plus ou moins pour prouver le mieux ton innocence.

— Ecoute-donc.

Prosper se rapprocha de la jeune fille, en saisissant une chaise sur laquelle il s'assit à califourchon, bien en face de Julie.

— Ce soir-là, dit-elle lentement, je sortais de chez une de mes pratiques, qui demeure dans le quartier des Halles, où j'avais passé ma journée et une partie de la soirée, j'étais restée au travail jusqu'à dix heures. Pour revenir ici, je pris la rue Montmartre, que je remontai sans encombre, à peu près jusqu'à la hauteur de la rue du Croissant.

Là, je m'aperçus tout à coup que j'étais suivie. Un homme que j'avais assez mal vu, mais qui paraissait riche, à son costume,

me, à certaines façons auxquelles on ne peut se tromper, après avoir passé devant moi à deux reprises en me dévisageant, marchait sur mes talons.

Tu sais que je ne suis pas toujours patiente. Ce soir-là, en plus, j'étais fort ennuyée. Je pensais que tu étais au jeu. J'étais inquiète, nerveuse, bref, de fort mauvaise humeur. Et cette poursuite qui, un autre jour, m'eût laissé indifférente, ou m'eût fait rire, m'irritait au suprême degré.

Cependant, comme l'individu ne m'avait pas adressé la parole, je ne pouvais rien dire. Il eût eu le droit de me répondre que je me trompais.

Cela alla bien jusqu'à l'entrée du boulevard. Mais là, je fus obligée par l'encombrement du trottoir, de ralentir le pas.

Je me trouvais justement sous un bec de gaz qui m'éclairait en plein.

L'homme en profita pour se rapprocher de moi, me regarder à loisir, et me dire à demi-voix :

— Charmante ! en vérité, charmante ! On ferait des folies pour vous, mademoiselle !

— Imbécile ! lui répondis-je, en lui tournant le dos, et je m'élançai brusquement vers la chaussée où, grâce à un embarras de voitures, je parvins à gagner l'autre trottoir, sans qu'il pût me suivre.

Arrivée à l'entrée du faubourg Montmartre, je me retournai vivement.

Il n'y était plus, soit que ma réponse l'eût découragé, soit qu'il n'eût pas retrouvé ma trace au milieu du va-et-vient des passants et des voitures.

Du reste, j'avais filé avec une extrême rapidité. Je ne perdis pas de temps, heureuse d'en être débarrassée, et je m'engageai aussitôt dans la cité Bergère.

Je m'arrêtai enfin à l'hôtel, où je causai un instant avec madame François, avant de remonter dans ma chambre.

— Et c'était le comte.

— Oui, lui ! Il n'y a pas à se tromper. Je l'avais bien vu, et je n'oublie jamais un visage.

— Je me doutais que tu étais, à côté, dans le tripot clandestin du père Malitourne.

— Parbleu ! Et même la chance était revenue. Je gagnais avec un bonheur insolent.

— Moi, j'étais inquiète. Madame François m'avait avertie qu'il courait de mauvais bruits dans le quartier sur l'établissement... en question... que la police devait être plus ou moins prévenue... Je résolus de t'aller chercher.

— Et tu rencontras Jules Pivin, qui sortait, après s'être fait « nettoyer » de tout ce qu'il avait, plus de cent francs qu'il venait de m'emprunter sur mon gain.

— C'est cela. J'avais reconnu sur le trottoir, guettant la porte du café où tu étais, deux agents en bourgeois. J'avais surpris quelques paroles échangées par eux. Bref, je te fis avertir par Jules Pivin, qu'il y aurait, certainement, une descente de police dans le tripot, et que tu viusses immédiatement me rejoindre au café de Madrid où je t'attendais.

— Voyons, achève ! Tu ne pouvais deviner ce qui allait arriver !

— J'étais à peine assise, regardant passer la foule sur le boulevard, quand, tout à coup, j'aperçus le comte de Noiville.

Il marchait lentement, un cigare aux lèvres, jetant de rapides regards autour de lui... surtout aux femmes qui le coudoient... en homme qui a bien dû et qui cherche aventure.

Pourvu qu'il ne m'aperçoive pas, pensai-je.

Sa figure me déplaisait. Il n'est point beau. Il a l'air fat, impertinent, maussade et sournois. Bien que noble et riche, à ce qu'il paraît, sa tournure n'a rien d'aristocratique ou de distingué. Il porte mal ses vêtements qui le font ressembler à un roturier de province.

Et puis je le hais ! Je le haïssais déjà, je crois, à cet instant par une sorte de pressentiment, d'instinct, qui me disait que cet homme me serait fatal.

Mais rira bien qui rira le dernier, poursuivit-elle avec un accent qui eût donné la chair de poule au comte Gérard de Noiville, s'il avait pu entendre ce qui se disait de lui, dans cette petite chambre d'hôtel garni de quatrième ordre, entre cette jeune fille au regard menaçant et cet homme au sourire sinistre.

Tout à coup, il m'aperçoit, reprit-elle. Ses yeux s'allument et sans hésiter le voilà qui entre dans le café.

— C'était son droit ! ricana Prosper.

— Oui, mais ce qui n'était pas son droit, c'était de venir s'asseoir à ma table, sur la banquette, à côté de moi ; d'autant plus qu'il connaissait plusieurs des consommateurs qui remplissaient la salle et qu'il avait salués de la main, en entrant avec un geste particulier, que j'avais parfaitement compris, et [qui voulait dire :

« Excusez-moi. J'ai affaire. Je suis en bonne forme ! »

Tout cela avait achevé de m'irriter. De plus, tu ne venais pas. Je craignais que la police ne te surprit dans le tripot du père Malitourne.

— Ce qui est arrivé ! répliqua Prosper.

— En un mot, je n'étais guère en train de rire ou de plaisanter, ou de prendre du bon côté des galanteries qui, d'habitude, gênent plus qu'elles ne blessent.

— Et puis tu avais peur d'être surprise par moi, dans ce joli tête-à-tête, fit le jeune homme en fronçant les sourcils.

Julie haussa les épaules.

— Tu sais bien que tu n'as rien à craindre ! répondit elle, puisque j'ai la sottise de t'aimer !

— Allons, continue.

— Pardon, lui dis-je sèchement, lorsqu'il vint s'asseoir près de moi, cette place est prise, monsieur. J'attends quelqu'un.

— Je m'en doute bien ma belle enfant ! me répondit-il avec un regard à la fois méprisant et conquérant. On n'est pas impunément aussi charmante que vous l'êtes, et une aussi jolie fille doit toujours attendre quelqu'un. Mais, pour ce soir, si vous le voulez bien, ce quelqu'un, ce sera moi. Je vous adore, et vous n'aurez pas à vous en plaindre !

— J'étais furieuse. Il me prenait évidemment pour une demoiselle... de bonne volonté. J'ai toujours vécu de mon travail, et Dieu sait à quel prix souvent !

Le rouge me monta au visage.

— Laissez-moi, lui dis-je. Vous ne savez à qui vous vous adressez. Vous êtes un impertinent !

— Oh ! ne faites pas ainsi la cruelle ! me dit-il. Je jure que vous m'avez charmé.

Je ne le laissai pas terminer.

— Si vous ne partez, lui répondis-je, c'est moi qui partirai.

Et je fis le mouvement de me lever. Mais il avait passé son bras derrière ma taille. Il me retenait. Il se pencha à mon oreille, pour murmurer je ne sais quelle offre d'argent.

C'en était trop ! Tu me connais. Je me retournai et lui appliquai un soufflet retentissant !

Au fur et à mesure qu'elle avançait dans son récit, Julie s'anima.

Lui, l'écoutait attentivement, sans la quitter du regard.

— Et il n'était que temps ! dit-il alors d'une voix dure et railleuse à la fois, qui lui était habituelle dans ses mauvais moments, alors que la colère commençait à sourdre dans son cœur, colère sournoise toujours et qui ne se manifestait point par de grands éclats.

— Oui, reprit-il en jetant le bout de cigare machonnée et qui ne pouvait plus se fumer. Oui, il n'était que temps ! car, depuis deux minutes déjà, debout près de l'un des marionniers du boulevard, je suivais de l'œil tout ce manège, furieux, prêt à faire un mauvais coup, si tu ne l'avais pas exécuté de la bonne façon, ce drôle !

Il se leva brusquement et fit deux tours dans la petite chambre, allant de la cheminée à la porte et de la porte à la cheminée, d'un pas saccadé.

— Moi, non plus, ajouta-t-il, je n'étais pas de bonne humeur ! Moi aussi, j'avais besoin de passer ma rage sur quelqu'un. Tu ne t'étais pas trompé dans tes prévisions, Julie. A peine l'ami Pivin avait-il eu le temps de me transmettre ton avertissement, que la police opérait sa descente. Ah ! cela tombait mal ! J'étais en veine, je te l'ai déjà dit ! J'avais devant moi plus de cent louis. J'aurais gagné toute la nuit. Je le sentais. J'allais rattraper tout ce que j'avais perdu depuis trois semaines.

Mais, quand on n'a pas de chance, vois-tu, rien ne réussit ! Le commissaire de police nous tomba dessus avant que nous eussions pu nous mettre sur nos gardes, et, passez muscade ! voilà les enjeux raflés, l'argent saisi, le père Malitourne arrêté, la baraque fermée. Tonnerre ! J'enrage encore rien que d'y penser !

Combien se passera-t-il de temps, maintenant, avant que je retrouve ces deux mille francs ! Et puis, d'ailleurs, avec quoi ? Pas un radis !

Il retourna ses poches.

— Et moi plus d'ouvrage ! ajouta amèrement Julie, qui suivait d'un œil satisfait les progrès de la colère de son fiancé, et semblait disposée, comme on dit, « à souffler sur le feu. »

— Enfin, non seulement j'étais volé, dépouillé comme dans un bois, mais il fallut décliner ses noms et qualités avant qu'en nous laissât partir : Prosper Martin, vingt-cinq ans, étudiant en médecine.

— De dixième année ! ricana Julie.

— Et me voilà signalé, noté à la préfecture de police, continua Prosper sans relever cette raillerie.

— Cela devait t'arriver un jour ou l'autre ! reprit la jolie fille. Ce n'est point de ma faute ! Je t'ai assez averti. Je t'ai assez prédit que cela te conduirait à la honte !

— C'est la faute de ce misérable ! s'écria violemment Prosper. Sans son infâme calomnie, tout pouvait se réparer. Je serais allé ailleurs, voilà tout. Ce ne sont pas les maisons de jeu qui manquent dans Paris. Mais, en voyant que tu le souffletais, en comprenant qu'il t'avait poursuivie, insultée de propositions faciles à deviner, malgré ta résistance, j'eus un mouvement de fureur. Toute ma bile remuée depuis une heure ne demandait qu'à s'épancher, elle s'épancha sur lui. Je tombai dans le café comme une bombe, je ne savais plus ce que je faisais et je lui allongeai deux gifles, avant même d'y avoir pensé, je crois, ce fut instinctif.

— Et cela nous a coûté cher, continua Julie. C'est un

lâche coquin ; oui, mais sous tes coups, il se rebiffa et se jeta sur toi. De là une lutte.

Elle s'arrêta pour le regarder avec complaisance.

— Ah ! je ne t'avais jamais vu ainsi, fit-elle lentement. Tu étais effrayant et je crois que, si tu avais eu une arme, tu l'aurais tué, à cet instant.

— Absolument ! répliqua Prosper, je voyais rouge. Nous nous jetions l'un sur l'autre, au milieu des tables, des verres renversés, Cela faisait un bruit épouvantable et qui m'excitait. Le sang bourdonnait à mes oreilles. Puis tout le monde me tombait dessus : les garçons, les consommateurs. On n'avait vu que mon acte, sans connaître ce qui l'avait précédé et ce qui le justifiait. De telle sorte qu'à l'unanimité, on me donnait tort.

On me prenait pour un fou furieux. Je l'étais, du reste.

— Si bien que le commissaire de Police qui passait sur le boulevard, — interrompit Julie, — avec ses agents, de retour de de son expédition au tripot du père Malitourne, entra dans le café, et te fit saisir par deux gardiens de la paix que tu maltraisais quelque peu.

— Et c'est alors que ce misérable, interrogé sur la cause de la rixe, déclara qu'il t'avait surprise, essayant de lui prendre son porte-monnaie, et que, malgré tes dénégations indignées et ton récit de la vérité, tu fus arrêtée pour tentative de vol !

— Cela devait être ! fit Julie avec une ironie froide, plus terrible que ses premiers accents de haine et de colère.

Quand il déclina ses noms et qualités : COMTE GÉRARD DE NOUVILLE ! il devint certain que c'était lui qu'on croirait.

— Oui, mais cela se payera ! grommela Prosper.

— Qui ne nous aurait arrêtés ? Une pauvre fille comme moi, pas même mariée, car tu n'as jamais voulu.

— Tu sais que je ne le puis, la mère s'y oppose, et si je passais outre, elle dénaturerait le peu qu'elle a pour le laisser à mon jeune frère !

— En attendant, tu vois ce que cela coûte ! Si tu avais pu dire : C'est ma femme ! Si j'avais pu lui répondre : C'est mon mari ! Il me défend contre les propositions insultantes de ce homme. Mais non. Tout était contre nous !

— Puis le commissaire te reconnut pour t'avoir surpris quelques minutes auparavant, dans une maison de jeu clandestine. On devait le croire, ce comte, et nous condamner ! Maintenant, nous sortons de prison, déshonorés, avilis, marqués à tout jamais d'une tache infamante, et il se rit de nous !

— Il ne s'en rira pas toujours, interrompit Prosper, les dents serrées.

— A la bonne heure !

Il y eut un court silence. Tous deux semblaient perdus dans leurs réflexions. Ils ne se regardaient plus.

Tout à coup, Prosper secoua la tête et reprit la conversation.

— Voyons, Julie, tu es bien sûre qu'il n'a pu se tromper, que tu n'as pas fait un geste involontaire, mais qu'il aurait pu, ne te connaissant pas, interpréter comme une tentative.

Julie sourit d'un air méprisant.

— Tu as donc bien peur de le haïr trop ! répliqua-t-elle, en fixant sur lui ses yeux noirs.

— Non. Ce n'est pas cela ! fit-il avec un geste de résolution farouche. Mais je cherche un motif à cette infamie, à cette lâche vengeance exercée contre toi, sans rien, ni raison.

— Tu cherches, vraiment ? Je pourrais te répondre : Qu'importe ? Mais si tu veux savoir pourquoi il a agi ainsi, je vais te le dire, moi !

Sa voix devint mordante :

— C'est par vanité et par lâcheté. Rien d'autre !

Par vanité, parce qu'il ne voulait pas reconnaître que, noble et millionnaire, il avait honteusement échoué auprès d'une pauvre petite ouvrière. Il y avait là des amis à lui, des amis de son cercle aristocratique. Ne sont-ils pas venus témoigner contre nous ? Ces gens-là se seraient moqués de lui.

Par lâcheté aussi. S'il avouait m'avoir insultée ; s'il avouait avoir mérité mon soufflet et les soufflets que tu lui appliquas ensuite, il devait ou garder ses soufflets sur sa joue, ou se battre avec toi. Et, te blessant ou blessé par toi, il n'en restait pas moins ridicule, bafoué de tous !

Cela faisait un scandale du diable. On le montrait du doigt. Cela le compromettait dans les nobles salons où il est reçu, sans doute. Tandis qu'on m'accusait de vol, et en te faisant passer pour mon complice, il évitait tout danger, il esquivaient le ridicule, et il se vengeait du double affront que nous lui avions infligé.

Prosper allait répondre, quand on frappa deux coups discrets à la porte.

Prosper et Julie tressaillèrent, en se regardant inquiets et surpris.

— Qui peut venir ? fit-elle tout bas. Je n'attends personne. Et toi ?

— Moi non plus.

On frappa une seconde fois.

— Allons, ouvre ! dit Prosper à Julie. Qui sait ?

Sa bouche se tordit en un sourire de rage ironique.

— C'est peut-être la fortune qui vient !

Julie avait déjà la main sur la clef. La porte tourna sur ses gonds, et la jolie fille se trouva en face de Chatoyant et de Furet.

II.

Les deux hommes entrèrent de leur pas régulier, automatique, le chapeau à la main ; Chatoyant, en tête, toujours, l'uret par derrière, le dépassant d'un demi-mètre au moins.

Julie avait reculé devant ses visiteurs, et les regardait avec cet étonnement que leur vue inspirait toujours, déjà prête à rire, malgré sa colère, à la vue de ce couple grotesque.

Quant à Prosper, debout près de la cheminée, il éprouvait exactement la même sensation que la jeune femme, se demandant d'où sortaient ces originaux et ce qu'ils pouvaient bien venir faire à pareille heure.

— C'est à mademoiselle Julie Verdier que nous avons l'honneur de parler ? fit Chatoyant.

— Oui, messieurs, répondit la jeune fille. Que me voulez-vous ?

— Mon honorable ami et moi, reprit Chatoyant, nous désirerions obtenir la faveur d'un court entretien.

Julie indiqua du geste les deux fauteuils.

— Je vous écoute, messieurs.

— Oh ! pardon, mademoiselle, reprit celui qu'on appelait la « Boule, » par opposition à « son honorable ami, » qui ressemblait à une « Quille », mais l'affaire qui nous amène est sérieuse, importante, et demande à être traitée de la façon la plus secrète du monde.

Tout en parlant ainsi, Chatoyant tournait du côté de Prosper ses gros yeux à fleur de tête.

— C'est ma présence qui vous gêne ? fit brusquement Prosper. Alors, je vais me retirer.

— Pourquoi cela ? répliqua vivement Julie. Je n'ai point de secret pour toi, et quoi que ces messieurs aient à me dire, tu peux l'entendre.

Alors, s'adressant aux deux visiteurs, restés debout, elle ajouta :

— Veuillez vous asseoir, je vous prie. Monsieur est mon fiancé.

— Mademoiselle, commença Chatoyant, nous venons, je vous l'ai dit, pour une communication de haute importance. Il s'agit d'un héritage.

— D'un héritage ? répéta Prosper en s'avançant.

— D'un héritage !

— Pour moi ? reprit Julie.

— Pour vous, belle dame, sans contredit, si vous êtes bien la personne que nous supposons.

Veillez donc répondre, tout d'abord, aux quelques questions que nous devons vous poser, pour nous assurer de votre identité.

Avant tout, votre nom et vos prénoms.

— Julie Verdier, vous ne l'ignorez pas.

— Pas d'autre prénom ?

— Pas d'autre !

— Les noms de vos père et mère ?

— Ma mère s'appelait Marie Verdier.

— C'est bien cela. Et monsieur votre père !

Julie devint très pâle.

— Je ne l'ai pas connu ! répliqua-t-elle sèchement.

— Parfait ! Pourriez-vous avoir l'extrême obligeance de me dire où vous êtes née ?

— A Versailles.

— On ne peut mieux ! En quelle année, si cela n'est pas indiscret ?

— Je suis née le 27 juillet 1858, répondit la jeune fille qui, depuis qu'on avait prononcé devant elle le mot magique d'héritage, semblait insensible à tout le reste.

— Rien n'y manque ! fit Chatoyant en se retournant vers Furet.

— Rien ! répéta ce dernier.

— Et vous avez sans doute des papiers établissant vos dires ? demanda encore l'orateur.

— Certainement. Mon acte de naissance.

— Voudriez-vous avoir la bonté de me permettre d'y jeter les yeux ?

— Oh ! cela est facile.

Elle s'était dirigé vers l'armoire à glace, l'avait ouverte, y prenait un papier.

— Voici l'acte de naissance, dit-elle en remettant à Chatoyant un papier jauni et cassé aux plis.

Chatoyant le déplia méthodiquement et le lut en le tenant à distance, comme font les presbytres. Tout en lisant, il dodelinait la tête d'un air de satisfaction.

Quand il eut fini, il passa le papier à Furet, qui le lut en l'approchant de son nez, comme font les myopes, mais sans aucune manifestation de nature à faire pressentir son opinion.

— Eh bien ? fit Chatoyant.

— C'est cela même, répliqua Furet.

— Vous avez parlé d'un héritage, dit Julie.

— Pour une nommée Julie Verdier, fille de Marie Verdier,

père inconnu, née à Versailles, le 27 juillet 1858.

— C'est moi !

— Incontestablement.

— Alors ?

— Un mot encore : Mme votre mère est-elle vivante ?

— Elle est morte, il y a une dizaine d'années.

— Vous ne pouviez rêver mieux ! fit sentimentalement Chatoyant. De la sorte, l'argent vous revient, sans que vous ayez à partager avec personne, qu'avec monsieur, néanmoins, si cela vous convient, poursuivit-il, en se tournant vers Prosper, qui commençait à piétiner sur place.

— Bien ! bien ! Mais concluons. Quel est cet héritage ? A combien monte-t-il ? D'où vient-il ?

Chatoyant se leva. Furet l'imita.

— Mademoiselle reprit le gros homme, je vois à vos questions que vous ne vous attendiez guère au grand bonheur dont nous avons mission, mon honorable ami et moi, de vous porter la nouvelle.

Voici longtemps, bien longtemps, que nous vous cherchons, ne ménageant ni nos courses, ni nos fatigues, ni nos démarches, ni notre temps. Nous désespérions même de vous découvrir, lorsqu'un événement malheureux nous a révélé votre existence. Je veux parler d'un certain procès.

Julie et Prosper tressaillirent et leurs yeux s'allumèrent de colère.

— Oh ! je n'insiste pas ! fit vivement Chatoyant. La justice commet souvent des erreurs, que la providence répare ! La providence c'est nous, ce soir, nous qui venons vous dire :

« A quelque chose malheur est bon ! »

— Nous vous avons trouvée, voilà l'important.

— Tout cela est fort bien, interrompit la jeune fille, mais vous n'avez pas répondu à mes questions. Je n'ai point de parents, ma mère est morte ; je ne connais personne qui ait pu s'intéresser à moi. Je ne m'explique point comment il peut me survenir un héritage ..

— Veuillez donc aborder la question et me tirer de l'incertitude où je suis.

Ici, Chatoyant fit une pause, tandis que Furet levait les yeux au plafond, sans que l'on pût savoir si c'était pour y chercher une inspiration, ou simplement pour en calculer la hauteur.

— Mon Dieu, mademoiselle, reprit enfin Chatoyant, notre mission ne s'étend pas aussi loin que vous semblez le supposer, et surtout nous sommes tenus à la plus extrême réserve. D'où vient cet héritage ? De quelque parent éloigné, sans doute, dont vous ignorez même l'existence. Mais nous ne saurions préciser davantage sans manquer à de solennels engagements.

Quant au "vautum" poursuivit le mielleux personnage, c'est-à-dire quant au montant de cet héritage, nous ne pouvons également vous en fixer le chiffre.

Julie et Prosper eurent une grimace de déconvenue des plus significatives.

— Alors, que venez-vous faire ici, s'écria-t-elle sèchement, si vous ne savez rien ?

— Comment, belle, ce que nous venons faire ? Nous venons vous dire que de l'argent vous attend, quelle qu'en soit la somme, et vous dire aussi chez qui cet argent vous attend.

— A la bonne heure !

— Sans nous, ces deux points vous seraient restés parfaitement inconnus, et il a fallu, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le faire observer, tout notre zèle, toutes nos fatigues, pendant de longs mois, pour arriver à ce résultat.

Julie, crispée, d'impatience, allait répondre, lorsque, Prosper lui coupa la parole.

— Voyons, messieurs, fit-il vivement, jouons cartes sur table. Voici une heure que vous faites "poser", que vous tournez "autour du pot", comme on dit. Je vois parfaitement où vous voulez en venir. Vous possédez un renseignement plus ou moins important ou avantageux pour mademoiselle, vous voulez le vendre. Sans cela, vous ne parlerez pas.

— C'est cela même, ou, plutôt, le mot "vendre" est fort laid.

— Allons, ne blaguons pas ! s'écria Prosper, absolument exaspéré. Mademoiselle ne peut s'engager à rien et ne s'engagera à rien. Quand elle aura l'argent, s'il y en a réellement, elle verra ce qu'elle aura à faire. D'ici là, toute promesse de sa part serait une niaiserie.

Julie laissant parler son fiancé, mais il était facile de voir que, livrée à elle-même, elle aurait promis tout ce qu'on aurait voulu.

— Et si nous ne vous donnions ni le nom, ni l'adresse du notaire chez qui sont déposés les fonds ? dit une voix lente.

C'était furet qui prenait la parole.

Mais Prosper haussa les épaules.

— Trop tard ! messieurs ! trop tard ! ricana-t-il. Il y a ou il n'y a pas d'héritage. S'il y a un héritage, n'a qu'à faire mettre dans les journaux l'avis suivant :

« Mademoiselle Julie Verdier prie le notaire, chez qui sont déposés les fonds provenant d'un héritage, de vouloir bien lui faire connaître son nom et son adresse. »

Et vingt-quatre heures après, elle saura, sans vous, ce que vous aurez refusé de lui dire.

Furet baissa les yeux et regarda Chatoyant qui le regardait. Ils se comprirent.

Mademoiselle, reprit Chatoyant en s'adressant à Julie, nous nous en remettons à votre discrétion.

— Je vous promets, messieurs, fit-elle vivement, si l'héritage en vaut la peine, d'être généreuse envers vous.

— Cela suffit, madame, nous croyons à votre parole. Les fonds sont déposés chez Me Ferté, notaire, rue de Navarin.

— Enfin ! grommela Prosper.

— Et je pourrai toucher ? s'écria Julie.

— Quand vous voudrez, c'est-à-dire après demain. Car nous sommes aujourd'hui samedi, et l'étude est fermée le dimanche.

Cinq minutes après, les deux hommes se retrouvaient dans la rue.

— Joués ! Refaits ! soupira Furet.

— Je le crains ! murmura Chatoyant.

— C'est pourtant un principe absolu, reprit la Quille, qu'il faut toujours tirer deux montures d'un même sac.

(A CONTINUER.)

— Cri du cœur.

L'ami d'un air solennel :

— Mon pauvre vieux, j'ai une triste nouvelle à t'annoncer. Je n'ai pas besoin de te recommander le courage, l'énergie. Ta belle-mère est bien malade, la malheureuse à déjà un pied dans la tombe...

Le gendre. — Ah ! mon Dieu ! quel malheur, j'ai bien peur qu'il n'y ait pas de place pour l'autre !

LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

XXII

LE NUMÉRO 59 DE LA RUE DE TOUQUEVILLE.

Ces linges damassés qui passeraient dans une bague, ces primeurs excitant l'appétit ; les fraises en hiver, les ananas en toutes saisons. C'est l'or qui amène à mes pieds les hommes dont j'ai besoin, et les créatures à vendre ! L'or c'est le dieu du XIX^e siècle, et pas un de nous ne refuse son encens à cette idole !

En ce moment le timbre d'une voix suppliante se fit entendre dans le salon voisin.

Le valet qui se tenait dans l'antichambre avait tenté vainement d'empêcher une femme vêtue pauvrement de pénétrer dans le salon, mais avec une énergie désespérée, elle repoussa le valet en répétant :

— Je lui parlerai, il faut que je lui parle, jamais Valgras ne laissera mes enfants mourir de faim !

Las de lutter contre une femme, incertain de ce qu'il devait faire, depuis que la victime avait ajouté : « Il me connaît, vous dis-je, je suis de la famille, » le valet prit le parti de satisfaire à demi la visiteuse.

— Asseyez-vous, dit-il à la sollicitieuse, je vais demander à monsieur s'il peut vous recevoir.

— Il serait donc bien changé ! C'était un bon garçon jadis. Nos mères demeuraient porte à porte, je passais la moitié de mes journées dans la boutique de son père... Je le tutoyais... Allez vous dis-je, Marianou, dites que je m'appelle Marianou.

Le valet entra sans bruit dans la salle à manger, s'approcha de son maître, et lui murmura à l'oreille :

— Une dame demande à parler à monsieur.

— Jeune, jolie ?

— Laide et pauvre.

— Répondez que je n'y suis pas.

— Elle a déclaré qu'elle attendrait.

— Ajoutez que je pars pour Versailles.

— Elle a reconnu la voix de monsieur.

— Maladroit ! pourquoi l'avez-vous laissé pénétrer jusqu'au salon ?

— Personne n'a pu l'arrêter. Il aurait fallu employer la violence.

— Eh, vu'importe ?

— Enfin, elle m'a tant répété que son nom aurait une grande influence sur monsieur.

— Et quel est ce nom ?

— Marianou.

— Je ne la connais pas ! consignez-la à la porte ! Jamais ! jamais ! Je ne veux pas la voir

— Il suffit, monsieur.

— Rappelez-vous que je vous chasse, si jamais elle s'introduit ici...

— Les ordres de monsieur seront exécutés.

La porte se referma derrière le valet de chambre.

— Monsieur regrette de ne pouvoir vous entendre, il travaille dans son cabinet avec quelques amis ; il va partir pour Versailles, et...

— Ah ! il travaille ! fit Marianou d'une voix âpre, il travaille ! C'est donc le verre en main qu'on discute les intérêts du peuple, et les affaires de la République ! C'est à une table chargée de mets succulents qu'on prépare les lois ! C'est l'estomac plein, et la tête troublée par les vins capiteux qu'on chasse les pauvres gens, et qu'on refuse les audiences.

Justice du ciel ! Retournez vers votre maître, retournez, je vous l'ordonne, j'ai ma volonté comme il a la sienne ! Voyez-vous, mon garçon, Marianou est la fille de son frère, et Marianou n'a pas mangé depuis hier.

Le valet regarda la visiteuse avec une sorte de stupeur.

C'était une petite femme maigre, mince, au visage bruni par le soleil, dont les grands yeux charbonnés éclairaient une physionomie au type méridional.

La souffrance avait pâli les lèvres, mais la voix gardait les vibrations du terroir, tout le corps semblait de nerfs, et dans cette petite tête coiffée à la mode des Arlésiennes devait comme elle disaient résider une volonté de fer.

Son costume était usé, d'un noir déteint. Sans nul doute il avait subi la pluie et le soleil ; elle le portait depuis longtemps, cela se voyait à l'usure des plis, à la trame élimée. Elle avait au bras une corbeille vide, pas de gants aux mains, le visage empreint d'une tristesse narrée.

Vous ne comprenez pas cela, vous, qu'on laisse sa famille mourrir de faim, tandis qu'on a des plats d'argent sur la table. C'est la vérité pourtant. Ah ! je serais pas veuve s'il ne s'était agi que de moi. J'ai l'habitude de souffrir, voyez-vous...

Un peu plus, un peu moins ! c'est le lot des femmes. Mais mon mari est sur le point de faire faillite, et pour l'amour de lui j'ai consenti à m'humilier.

A la fin je me suis dit, allons à Paris, parlons-lui ; quand il saura que sa nièce est sur le point de rouler dans l'abîme de la banqueroute, pour l'amour de son père il nous soutiendra. Ce serait pourtant une honte et un crime qu'il nous abandonnât de la sorte. Retourner, retourner ! c'est une question de vie ou de mort, voyez-vous...

— Je vais risquer ma place, répondit le valet.

Il pénétra dans le salon où les invités de Valgras dégustaient le café, et choisissaient des cigares.

— Eh bien ! demanda Valgras, cette femme est-elle partie ?

— Non, monsieur.

— Jetez-la à la porte, alors.

— J'en demande pardon à monsieur, mais elle ne se laissera pas faire... Elle se révoltera, elle criera, elle dira...

— Assez ! fit Valgras en se levant rapidement.

Il se leva et dit à ses amis :

— Une sottise à régler, et je suis à vous.

Valgras traversa le salon, et vit dans un coin tombée à demi morte de fatigue sur un fauteuil, Marianou qui s'efforçait d'étouffer ses sanglots.

— Qu'est-ce que cela signifie, lui demanda Valgras. Vous prenez ma maison de force, maintenant ! Si je refuse de vous recevoir, vous me menacez d'un scandale !... Je suis sûr que vous avez dit à ce valet...

— La vérité, oui, fit Marianou. Mais qu'importe ! un ami du peuple ne doit pas rougir d'être sorti du peuple ! Ma mère était sœur de votre père, Valgras, et nous avons joué ensemble tout enfants. Je me suis mariée à un brave homme qui n'a pas été heureux... Les affaires vont mal... Nous allons être mis en faillite, vous ne le voudriez pas. Jamais vous ne le laisserez faire ! pour l'honneur de la famille...

— La famille ! Mon père est mort, ma mère est morte, je n'ai ni frères, ni sœurs. Vous ne portez pas le même nom que moi ! Ce qui vous touche ne me regarde pas. Je suis le premier et le dernier de cette famille dont vous me parlez. Il fallait m'écrire, j'aurais vu ce que je devais, ce que je pouvais faire. Mais vous venez ici hardie, insolente, crier aux valets votre parenté pour forcer les portes de ma maison, et je ne vous pardonnerai point, Marianou, je ne vous pardonnerai jamais !

— Ah ! vous n'aurez pas le cœur si dur, vous aurez pitié, Valgras... J'aime mon mari de toute mon âme, mon mari, le compagnon de toute ma vie, un être bon, loyal, qui jamais n'eut rien à se reprocher. Mille écus, il nous faut mille écus seulement... Qu'est pour vous une somme pareille, pour vous qui jeter l'or à pleines mains... On dit que vous donnez treute mille francs de gages à votre cuisinier... Oh ! Valgras ! ces trois mille francs ! donnez-les moi, et je vous bénirai à genoux, comme on bénit Dieu.

Marianou était tombée sur le sol, et tendait vers lui ses mains jointes.

Des larmes brûlaient ses yeux, ses lèvres tremblaient, un grand sanglot agitait tout son corps. Elle vibrait des talons à la nuque, cette créature humiliée, prosternée, et Valgras la regardait de son œil bleu froid et dur comme le reflet d'une lance.

— Rien ! fit-il, rien, vous n'aurez rien. Pour avoir révéé votre nom à la valetaille, et crié que vous teniez à moi par les liens du sang !

— Ah ! fit Marianou en se relevant, j'ai eu tort en effet ! Je ne suis pas de la famille, ou plutôt, c'est toi, toi qui la renie qui ne mérites pas d'en être. Nous sommes restés loyaux et confiants, nous soutenant, nous aimant les uns les autres ; tu n'es qu'un égoïste et un fourbe !

Va donc parler maintenant de la fraternité, vante les liens du sang, les droits de la parenté ! Crie bien haut ces mensonges à la face d'un peuple imbécile, il viendra une heure où un main brutale arrachera ton masque, on te verra comme tu es, un ambitieux vulgaire, un repu, se souciant peu que les autres aient faim ! Mais dieu nous vengera tous, Valgras ! ce Dieu auquel tu ne veux plus croire, et devant qui ta mère te fit agenouiller.

Tu as abusé de trop de choses, prends garde ! Qui sait si l'aumône que je te demande n'aurait pas suffi pour apaiser la colère divine ! Je m'en vais, mais en partant je te maudis, toi et ta maison ! Et Dieu m'entend ! le châtimeut est prêt, il va tomber sur toi comme la foudre... Rappelle-toi la prédiction de Marianou, quand il fondra sur ta tête.

Valgras éclata d'un rire strident, tourna sur les talons, tra versa le salon, et rejoignit ses amis.

Marianou, quand elle fut seule, s'appuya d'une main sur un fauteuil, elle défaillit sur ces genoux meurtris, puis elle se leva lentement.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883 — No 172.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 10 cents la douzaine et 20 per cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986. B. de P.

17 rue Ste-Thérèse, Montréal.